

forces de la nature, grandissent vite, et alors on sentira le désir de mieux connaître et d'utiliser les trésors inexplorés de notre histoire. Le jour n'est pas éloigné où le peintre, le sculpteur, le romancier, faisant œuvre patriotique, graveront plus profondément dans notre souvenir et ceindront d'une brillante auréole le front de l'héroïne nationale, Marie Madeleine de Verchères.

Si héroïque que soit un fait, encore faut-il, pour asseoir le héros dans tout son éclat, connaître quelque chose de la vie de ce héros et du drame qui lui a donné accès à la gloire. Jusqu'ici, je crois, on ne savait que fort peu de chose de l'un et de l'autre. Les deux documents qui suivent nous donneront un peu de la lumière dont nous avons besoin.

Le premier est une lettre que M^{lle} de Verchères elle-même écrivait à la comtesse de Maurepas, femme du ministre, le 15 octobre 1699, peu de temps après cet événement, la priant de lui faire obtenir une pension comme aux veuves d'officiers, ou à défaut une promotion dans les troupes pour son frère.

Le second, beaucoup plus circonstancié, est le récit du même fait par M^{lle} de Verchères, à la demande de M. de Beauharnois, arrivant de France pour prendre possession de sa charge. L'événement, il semble, avait eu quelque retentissement à la Cour, et l'on désirait de plus amples détails. Il est intitulé : "Relation des faits héroïques de mademoiselle Marie Madeleine de Verchères, âgée de 14 ans, contre les Iroquois en l'année 1676, le 22 octobre, à huit heures du matin."

"A M^{me} la comtesse de Maurepas.

"MADAME,—Nos Canadiens ne reçoivent du bien que sous les auspices de M^{gr} le comte de Maurepas, qu'ils regardent comme leur protecteur. Les cruelles guerres que nous avons eues jusqu'à présent contre les Iroquois ont donné lieu à plusieurs de ma patrie de donner des preuves de zèle ardent qu'ils ont pour le service du prince. Quoique mon sexe ne me permette pas d'avoir d'autres inclinations que celles qu'exige de moi, cependant permettez-moi, Madame, de vous dire que j'ai des sentiments qui me portent à la gloire comme bien des hommes.

"Le hasard a fait que me trouvant à l'âge de 14 ans environ, à quatre cents pas du Fort de Verchères qui est à mon père, à huit lieues de Montréal, dans lequel il n'y avait qu'un soldat en faction, les Iroquois qui étaient cachés aux environs dans les buissons, firent tout-à-coup une irruption sur tous nos habitants dont ils enlevèrent une vingtaine. Je fus poursuivi par un Iroquois jusqu'aux portes, mais, comme j'avais conservé dans ce fatal moment le peu d'assurance dont une fille est capable et peut-être armée, je lui laissai entre les mains mon mouchoir de col et je fermai la porte sur moi en criant aux armes et sans m'arrêter aux gémissements de plusieurs femmes désolées de voir enlever leurs maris, je montai sur le bastion où était la sentinelle. Vous dirais-je, Madame, que je me métamorphosai pour lors en mettant le chapeau d'un soldat sur ma tête et que faisant plusieurs petits mouvements pour donner à connaître qu'il y avait beaucoup de monde, quoiqu'il n'y eut que ce soldat, je chargeai moi-même un canon de quatre livres de balles que je tirai sur eux. Ce coup si précipité eut heureusement tout le succès que je pouvais attendre pour avertir les voisins de se tenir sur leurs gardes, crainte que les Iroquois ne fissent les mêmes coups.

"Je sais, Madame, qu'il y a eu en France des personnes de mon sexe dans cette dernière guerre qui se sont mises à la tête de leurs paysans pour s'opposer à l'invasion des ennemis qui entraient dans leur province. Les Canadiennes n'auraient pas moi-même de passion de faire éclater leur zèle pour la gloire du Roy, si elles en trouvaient l'occasion.